

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1907

THÈSE

N°

335

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 3 Juillet 1907, à 1 heure

PAR

Francis CORSON

ÉTUDE

SUR

LES CAUSES DE L'ALCOOLISME

Président : M. LANDOUZY, professeur

Juges { MM. GAUCHER, professeur
CLAUDE, agrégé
Marcel LABBÉ, agrégé

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

BONVALOT-JOUE

15, RUE RACINE, 15

1907

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Doyen		M. DEBOVE
Professeurs		MM.
Anatomie.....		POIRIER
Physiologie.....		CH. RICHET
Physique médicale.....		GARIEL
Chimie organique et Chimie générale.....		GAUTIER
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD
Pathologie médicale.....	}	HUTINEL
		BRISAUD
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE
Anatomie pathologique.....		CORNIL
Histologie.....		MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils.....		SEGOND
Pharmacologie et matière médicale.....		POUCHET
Thérapeutique.....		GILBERT
Hygiène.....		CHANTEMESSE
Médecine légale.....		THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		DEJERINE
Pathologie expérimentale et comparée.....		ROGER
Clinique médicale.....	}	HAYEM
		DIEULAFOY
		DEBOVE
		LANDOUZY
		GRANCHER
Maladies des enfants.....		JOFFROY
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		GAUCHER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		RAYMOND
Clinique des maladies du système nerveux.....		LE DENTU
Clinique chirurgicale.....	}	TERRIER
		BERGER
		RECLUS
Clinique ophtalmologique.....		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.....		ALBARRAN
Clinique d'accouchements.....	}	N...
		PINARD
Clinique gynécologique.....		POZZI
Clinique chirurgicale infantile.....		KIRMISSON
Clinique thérapeutique.....		ALBERT ROBIN

Agréés en exercice.

MM.			
AUVRAY	DESGREZ	LEGRY	PROUST
BALTHAZARD	DUPRE	LEGUEU	RENON
BRANCA	DUVAL	LEPAGE	RICHAUD
BEZANÇON	FAURE	MACAIGNE	RIEFFEL, chef
BRINDEAU	GOSSET	MAILLARD	des travaux anat.
BROCA (André)	GOUGET	MARION	TEISSIER
CARNOT	JEANSELME	MAUCLAIRE	THIROLOIX
CLAUDE	LABBE	MERY	VAQUEZ
CUNEO	LANGLOIS	MORESTIN	WALLICH
DEMELIN	LAUNOIS	POTOCKI	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*Hommage de profonde
reconnaissance.*

A MES FRÈRES ET A MES SŒURS

A MES PARENTS ET A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LANDOUZY

Professeur de Clinique médicale
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'honneur.

A MES ANCIENS MAÎTRES
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE RENNES

MESSIEURS LES PROFESSEURS
BERTHEUX, BODIN,
DAYOT, LE MONNIET, VÉRON



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PRÉAMBULE

Plus que jamais les questions sociales sont à l'ordre du jour : parmi elles il en est peu d'aussi importantes, d'aussi captivantes, et, disons-le, d'aussi brûlantes que celle qui est relative à la consommation des boissons alcooliques. Des intérêts essentiellement divergents sont en jeu ; à ce point de vue, nous avons à considérer d'une part une armée puissante d'industriels et de débitants, d'autre part les finances de l'Etat, d'autre part enfin la santé des citoyens. Or, depuis un demi-siècle principalement, la santé publique est en souffrance, les individus dégènèrent, les races s'abâtardissent. Au nom de la morale et de l'hygiène, quelques bons esprits, soucieux de la dignité et de l'avenir de leur patrie respective, se sont mis à la recherche des remèdes susceptibles de lutter contre le mal et de l'arrêter dans sa marche continuellement envahissante. Le devoir de chacun de nous est de l'endiguer et d'apporter une pierre à l'édification du barrage salulaire.

Avant de poursuivre, applaudissons aux efforts de cette noble phalange d'hygiénistes et de médecins qui se sont placés à la tête du mouvement antial-

coolique ; saluons les noms de Magnus Huss, Legrain, Lannelongue, Landouzy, Romme, Jacquet, Debove, Grasset, Triboulet et de tant d'autres qu'il serait trop long de citer : laissant de côté toute considération d'ordre privé et ne pensant qu'au bien commun, ils ont eu le courage de jeter le cri d'alarme et de clamer bien haut : l'alcool c'est l'ennemi.

Dans des monographies, dans des conférences populaires ils ont fait appel au bon sens de la foule. C'est près de ces auteurs que nous avons puisé la plupart de nos documents : les termes et l'agencement de leurs discours ou de leurs écrits présentent quelques variantes, mais le fond reste identique : cela devait être, puisque le modèle étant toujours le même les tableaux qui le représentent ne sauraient différer.

Et de fait, le corps et l'âme de la société actuelle sont douloureusement meurtris par une chaîne de misère et de mort composée de trois sortes d'anneaux solidement unis l'un à l'autre : l'alcoolisme, la tuberculose et le logement insalubre. Parmi ces calamités désastreuses, l'alcoolisme occupe sans contredit le premier plan ; il fait le lit de la tuberculose, il le prépare sûrement et, si par bonheur l'alcool de bouche venait à disparaître, la phtisie serait non pas vaincue sans doute, mais privée de son arme la plus meurtrière, elle se verrait dans l'obligation de réduire le nombre toujours croissant de ses victimes. De plus si les sommes considérables gaspillées dans l'absorption induue et inopportune des boissons spiritueuses

avaient été méthodiquement employées à construire des habitations hygiéniques, il y aurait beau temps que les logements insalubres n'existeraient plus.

On a acquis la conviction, dit le docteur Legrain, que l'alcoolisme est un fléau universel frappant l'espèce humaine dans son ensemble avec une force destructive que seules les énergies coalisées de tous les gens effrayés des progrès du mal, à quelque bord politique qu'ils appartiennent, sous quelque latitude qu'ils vivent, pourront terrasser ; il y va de l'avenir des nations, de la paix du monde comme de la paix familiale ; il y va de la dignité du nom d'homme.

Peu de problèmes doivent préoccuper autant les gouvernements que le problème alcoolique, surtout dans les pays à faible natalité. L'alcoolisme considéré au seul point de vue de la mortalité générale est une ruine pour une nation et une menace sérieuse pour son avenir. Et cette note est hélas ! spécialement applicable à la France qui aujourd'hui, détient parmi les nations, le record de l'alcoolisme.

Quand on veut avoir action sur un effet, l'augmenter, le modérer ou le supprimer, il est nécessaire d'en connaître la cause. En médecine comme en pathologie sociale, lutter efficacement et rationnellement contre un mal n'est possible qu'après s'être enquis de ce qui a pu le provoquer.

Comment on devient buveur, pourquoi on devient alcoolique, tel est le thème qui fait l'objet de ce travail.

Parmi les causes que nous allons passer en revue,

les unes sont d'ordre économique et social, les autres d'ordre administratif, d'autres encore tiennent à l'individu : mais la plupart ne sont que contingentes : une seule, à notre avis, est réelle et déterminante, à savoir une défaillance, une maladie de la volonté.

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, nous tenons à témoigner notre reconnaissance et notre attachement, aux maîtres tant de Rennes que de Paris, qui nous ont guidé dans nos études médicales. Nous adressons nos plus sincères remerciements à tous ceux qui par leurs bonnes paroles et leurs conseils ont contribué à nous rendre plus facile un labeur souvent aride, labeur au milieu duquel se décourage et s'égare le débutant.

Que MM. les professeurs Bertheux et Le Monnier, dans les services desquels nous avons passé nos années d'externat, veuillent bien accepter l'expression de toute notre gratitude.

Dès notre arrivée à Paris nous avons trouvé près de M. le Dr Paul Bouchet, alors prosecteur provisoire à la Faculté, un accueil dont nous garderons le meilleur souvenir : nous lui sommes redevable d'une bonne part de nos connaissances en clinique chirurgicale.

Nous n'oublierons pas notre père, praticien de province, qui a déjà vieilli sous le harnois : il a été notre premier maître et notre premier exemple du devoir professionnel. Ayant eu l'occasion de faire, en Bretagne, quelques conférences sur l'alcoolisme,

il nous a suggéré l'idée de faire ce travail pour la rédaction duquel il nous a fourni d'importants éléments : nous lui en sommes affectueusement reconnaissant.

Que M. le professeur Landouzy qui a daigné accepter la présidence de notre thèse veuille bien agréer l'expression de nos respectueux remerciements.

ÉTUDE

SUR

Les Causes de l'Alcoolisme

CHAPITRE PREMIER

Causes commerciales

A. — Inondation du marché par l'alcool industriel.

B. — Le privilège des bouilleurs de cru.

C. — Les cabarets.

A. — *Inondation du marché par l'alcool industriel*

La cause efficiente de l'alcoolisme est l'usage immodéré des boissons spiritueuses. Ces boissons obtenues les unes par fermentation, les autres à la fois par fermentation et par distillation et qui ont toutes pour caractère fondamental de contenir de l'alcool en plus ou moins grande quantité sont : le vin, le cidre, la bière, le rhum, l'eau-de-vie, le tafia, le whisky, l'arak, les liqueurs de genièvre, d'absinthe,

cette fée verte, cette fée néfaste qui régulièrement deux fois le jour, fait son apparition dans les assommoirs.

D'après la légende il s'appelait Noé le premier homme qui subit l'influence de l'ivresse. Hélas ! il a eu des imitateurs ; il a fait école et à cette école-là accourent nombre d'ouvriers et de patrons, de bourgeois et de nobles ; la plupart y pénètrent en rangs serrés, sans contrainte, avec empressement et avidité. Le propre de toutes les écoles est de disparaître, mais celle-ci règne en maîtresse. L'alcool est le roi du jour et semblable au veau d'or de Faust, il est encensé d'un bout du monde à l'autre ; mais si l'ivrognerie a été un vice de tous les temps, on peut dire que l'alcoolisme a été surtout une maladie du xx^e siècle.

« L'avènement de l'alcoolisme a coïncidé avec une conquête de l'industrie moderne à savoir la fabrication de l'alcool autrement que par la distillation des boissons fermentées. Du jour où l'on a appris à fabriquer l'alcool à bon marché avec des pommes de terre, des betteraves, des grains, des mélasses, le marché a été inondé de boisson spiritueuses et dans l'espace de trente à quarante ans, la consommation de l'alcool a doublé et triplé dans tous les pays. Or nous savons que cet alcool d'industrie n'est pas toujours rectifié et que, de plus, on l'additionne souvent d'essences dangereuses. Ces alcools nous donnent des dégénérés, des épileptiques, des aliénés, des criminels, alors que le vin naturel, le cidre et la bière honnêtement fabriqués,

ne faisaient que des pochards, des ivrognes. » (Romme) (1).

Les progrès du commerce, ses débouchés multiples ont fait pénétrer l'alcool jusqu'au sein des populations les plus vierges. Le vin est devenu boisson courante : allons dans la dernière hutte de nos campagnes et nous y trouverons des bouteilles de vin. Comme la demande dépassait la production et qu'en même temps beaucoup de pays vinicoles avaient été ruinés par le phylloxéra, un double courant s'est produit : d'une part vers la sophistication des vins naturels et même leur fabrication de toutes pièces, d'autre part vers la distillation des alcools de toutes origines dans le double but de donner satisfaction aux petites bourses et d'alimenter les populations peu favorisées au point de vue vinicoles. (Legrain.)

Pour aider au débouché, les estaminets et cabarets ont été multipliés à profusion, surtout dans les grands centres qui sont devenus des centres d'alcoolisation.

La fabrication de l'alcool devenant industrielle et mettant ce poison à la portée de tous, telle est en somme l'une des causes de l'alcoolisme tant en France que dans les autres pays (2).

En effet, presque tous les peuples usent de l'alcool, mais tous n'en abusent pas au même degré. On peut

1. *L'alcoolisme et la lutte contre l'alcoolisme en France*, H. Romme.

2. *L'alcool et l'alcoolisme*. J. Trévédy, page 5, 1898.

dire que généralement l'usage de ces liqueurs va en progression croissante des régions équatoriales vers les contrées froides. La Suède a été l'un des pays où l'alcool a exercé les plus grands ravages « 80 à 100 litres d'alcool par habitant ». (Lancereaux.) Il n'est donc pas étonnant que le premier livre sur l'alcoolisme soit sorti de la plume d'un médecin suédois, Magnus Huss, et que ce soit dans ce pays que la lutte antialcoolique ait pris naissance.

B. — *Le privilège des bouilleurs de cru*

Et d'où nous vient l'alcool ?

Deux procédés permettent de l'obtenir : la fermentation et la distillation.

Les distillateurs procèdent par ébullition : ils font bouillir différents fruits ou végétaux préalablement fermentés pour en extraire l'alcool, d'où le nom de bouilleurs qui leur a été donné.

Il existe deux catégories de bouilleurs : l'une très répandue dans les départements du Nord, fabrique l'alcool, dit industriel ; ce sont les bouilleurs de profession ; l'autre est constituée par les bouilleurs de cru.

Ces derniers sont des propriétaires ou fermiers agricoles qui distillent ou sont censés distiller pour leur usage personnel, les vins, marcs et fruits provenant exclusivement de leur récolte, de leur propre cru, d'où le nom de bouilleurs de cru.

La fabrication des bouilleurs de profession est surveillée de très près par des agents des contributions indirectes : ceux-ci séjournent en permanence, de jour et de nuit dans les bouilleries et font l'inventaire mathématique du rendement : bon gré, mal gré, tout est noté et relevé strictement : au départ chaque fût est plombé et scellé ; les chances de fraude sont réduites au minimum.

L'histoire des bouilleurs de cru est tout autre : elle va, occasionnellement, nous permettre de faire une étude de mœurs des plus intéressantes.

Sous le premier Empire, les bouilleurs de cru acquittaient un droit de licence de 10 francs (loi de 1806), mais ils n'étaient pas soumis, comme les bouilleurs de profession à l'inventaire ordonné par la loi de 1804 : c'était la liberté presque absolue. Pendant la Restauration le droit de licence resta lettre morte et jusqu'en 1872 il y eut, pour les bouilleurs, franchise sans restriction. A partir de 1872 ils avaient droit à 40 litres qui, en 1874, furent réduits à 20 litres.

Cette réduction souleva de la part des bouilleurs de vives protestations. Aussi, le 14 décembre 1875, à la veille des élections générales, l'Assemblée nationale vota, à une majorité de 363 voix contre 221, une loi ainsi conçue : « Les propriétaires et fermiers qui distillent les vins, marcs, cidres, prunes et cerises provenant exclusivement de leurs récoltes, sont dispensés de toute déclaration préalable et sont affranchis de l'exercice. » (Triboulet) (1).

1. H. Triboulet et F. Mathieu, *L'alcool et l'alcoolisme*, 1900.

Il en résulta des abus : car les bouilleurs distillaient non seulement les fruits de leur cru, mais encore ceux de leurs voisins et même des produits étrangers. Au début les bouilleurs étaient au nombre de 150.000 ; bientôt ce chiffre ne tarda pas à s'élever à un million. (Debove) (2), et on dut évaluer la fraude annuelle à plus de 600.000 hectolitres.

De plus les bouilleurs de cru fournissent des eaux-de-vie inférieures à celles des bouilleurs de profession qui sont mieux outillés. (Triboulet.)

Ainsi, l'ancienne loi, en limitant la production des bouilleurs de cru, les autorisait à s'empoisonner eux-mêmes et leur famille ; la nouvelle loi est plus libérale ; elle leur laisse les moyens d'empoisonner à vil prix leurs amis et leurs voisins. Ce privilège frustre le Trésor, vicie le principe de l'égalité devant l'impôt et met le poison à la portée de tous (Debove).

La plupart des législateurs n'ont cessé de demander la suppression des bouilleurs de cru : cette suppression serait une des armes les plus puissantes contre l'alcoolisme rural.

Le 31 mars 1903, sous le ministère Rouvier, parut une loi restrictive du fameux privilège des bouilleurs de cru. C'était de toute justice ; mais cette loi ne fut pas bien accueillie par les intéressés. Par l'intermédiaire de leurs nombreux représentants au Sénat et à la Chambre, ils ont constamment cherché à la modi-

1. Debove. L'alcoolisme. *Presse médicale*, 1898, n^o 94 et 95.

fier à leur avantage. Et le 4 décembre 1904, Rouvier répondit au député Lasies, un de leurs plus ardents défenseurs :

« Je n'ai ni le désir ni le courage de recommencer tous les deux ans la discussion de cette question. La nouvelle loi du 31 mars 1903, dont M. Lasies demande l'abrogation, a donné pour les neuf premiers mois de l'année courante (1904) une plus-value de recettes de 45 millions qui, en fin d'exercice, s'élèvera à 50 millions. Il serait impossible d'adopter la proposition de M. Lasies sans voter des impôts nouveaux. Ce que demande M. Lasies, c'est en somme, par contre-coup, le rétablissement des droits sur les vins. Je prie donc la Chambre de repousser la proposition, car si cette question n'était pas définitivement écartée, je déclare très nettement qu'il me serait impossible de continuer à assumer la responsabilité du ministère des Finances. » (1).

La proposition de M. Lasies fut repoussée par 322 voix contre 228 (2).

En décembre 1905 les mêmes discussions se reproduisirent à la Chambre : Rouvier tint tête aux défenseurs des bouilleurs ; mais cette fois sans succès : il fut battu.

1. Article du *Siècle*, 6 mars 1905.

2. La proposition de M. Lasies, député du Gers, tendait :

1° A permettre aux viticulteurs de faire usage d'appareils ambulants d'une capacité de moins de cinq hectolitres sans qu'ils perdent leur qualité de bouilleurs de cru ;

2° A abaisser à 156 francs le droit sur l'alcool de vin ou de fruits.

Les députés représentant des bouilleurs de cru n'entendent pas que l'on forme un ministère sans leur assentiment.

Rien de plus bizarre, assurément, mais aussi rien de plus sincère et de plus intéressant que ce mélange de politique et d'affaires qui pénètre en France la vie législative.

C'est dans cette atmosphère tout imprégnée de mercantilisme, de courtage et de spéculation financière, que naissent nos lois.

A ce propos, j'ai lu un article de M. J. Cornély, paru dans le journal *Le Siècle* du 6 mars 1905, j'y trouve :

« Une corporation qui peut se vanter d'être assommante, c'est celle des bouilleurs de cru. La loi leur permet de fabriquer vingt litres d'alcool par an, sans les faire taxer, pour leur consommation particulière. Et naturellement ils trouvent que ce n'est pas assez ! L'alcool est un produit qui coûte très peu à fabriquer. Dans un but à la fois hygiénique et financier, surtout financier, l'Etat lui a imposé une taxe considérable. Il surveille les industriels qui fabriquent l'alcool en gros avec des grains ou des mélasses. Ceux-là ne peuvent pas tromper. Le mécanisme des bouilleurs de cru consiste à majorer son alcool qui lui revient à quelques centimes le litre, des droits réclamés par l'Etat ou à partager avec le consommateur le bénéfice qu'il réalise sur l'Etat

1. Article du *Siècle*, 6 mars 1905.

fraudé. Quand on demande la liberté des bouilleurs de cru, on demande la liberté de la fraude, la liberté du vol : l'inconscience de ces réclamations prouve la fragilité des conventions sur lesquelles nous vivons moralement, car les bouilleurs de cru s'entendent et forcent leurs députés à demander la liberté de l'alambic, c'est-à-dire le privilège, en somme le droit de battre monnaie. En réalité, il n'y a jamais eu, sous l'ancien régime, de privilège plus caractérisé et plus immoral que celui-là, et les gens l'exigent avec une tranquillité d'âme qui prouve que le peuple français n'est pas du tout égalitaire. Le Français déteste les privilèges des autres presque autant qu'il aime les siens et l'on a le chagrin de constater devant une pareille situation que toutes ces tirades sur la solidarité sociale, sur la loi égale pour tous sont des archiblagues, auxquelles ceux qui les profèrent ne croient que lorsqu'elles s'exercent dans l'éther, des blagues qu'ils renient dès qu'ils sont exposés à en subir l'application pratique. On ne loue l'impôt légal que pour se dispenser de le payer. »

Les bouilleurs de cru vont donc encore abuser de leur privilège et chacun distillera au delà des vingt litres tolérés. Or, la production clandestine n'a qu'un moyen de s'écouler, c'est la fraude. Ce privilège, avec ou sans fraude, constitue un abus, si on considère l'intérêt de l'Etat ; au point de vue de l'alcoolisme c'est un fléau.

C. — *Les cabarets*

Une autre cause commerciale et non des moindres est le nombre excessif des cabarets.

L'auberge d'autrefois, dit Legrain, était un lieu où l'on se sustentait et se reposait : le cabaret d'aujourd'hui est un endroit où l'on se rend pour boire ; la soif de l'alcool s'étant accrue, le nombre des cabarets a proportionnellement augmenté. Nos mœurs ont aidé puissamment au développement des assommoirs qui, de leur côté, ont rivalisé de luxe et de séductions pour attirer et captiver ensuite l'amateur déjà trop désireux de s'empoisonner. Il n'est pas jusqu'à la prostituée qui ne soit devenue, de la part des débitants d'alcool, l'appât inventé pour duper les oisifs et un moyen de vendre des consommations à des prix exorbitants : nombre de gens s'y rendent pour tuer le temps et ruiner leur santé.

Il n'est pas jusqu'à nos mœurs électorales qui n'aient eu à souffrir du cabaret ; le débit de boisson est une agence électorale, au grand détriment de la liberté du vote.

Ces établissements sont une des plaies de notre société actuelle.

Pourquoi les débits pullulent-ils ? D'abord parce que leur établissement n'exige pas d'études préalables, pas d'apprentissage, pas de stage, pas de noviciat, pas de certificat ni de diplômes laborieuse

ment acquis. En second lieu, parce que la tolérance de l'Etat à leur endroit est très grande.

En 1851, Louis-Napoléon fit défendre d'ouvrir aucun café ou cabaret sans permission de l'autorité préfectorale : la cause de cette ordonnance était d'ordre politique, car les débits et cafés étaient considérés comme des lieux de réunion pour les sociétés secrètes (Quesnel) (1).

Mais la loi du 17 juillet 1880 rétablit la liberté presque absolue. En effet, l'article 2 de cette loi de 1880 dit :

« Toute personne voulant ouvrir un débit, café, cabaret, n'a qu'à en faire, quinze jours à l'avance, par écrit, la déclaration au maire de la commune où le débit doit être établi.

« Le maire délivre récépissé de cette déclaration et en transmet, dans les trois jours, une copie au procureur de la République de l'arrondissement pour que ce magistrat vérifie si le déclarant se trouve ou non, dans le cas d'incapacité légale.

Les seules incapacités légales sont :

1° Etre mineur non émancipé ;

2° Etre interdit ;

3° Les condamnations pour crimes de droit commun, « dans ce cas l'incapacité est perpétuelle ».

3° Les condamnations à un mois de prison au moins pour vol, escroquerie, filouterie, abus de confiance,

1. Cinq conférences sur l'alcoolisme. Roos, Hédon, Mairet, Quesnel, Benner.

recel de malfaiteurs, outrage public à la pudeur, excitation de mineurs à la débauche, tenue de maisons de jeu, vente de marchandises falsifiées et nuisibles à la santé « ces cas du numéro 4 entraînent une incapacité temporaire de cinq ans ».

Les peines inférieures à un mois pour les délits indiqués ci-dessus et les condamnations pour d'autres délits, n'entraînent pas une incapacité pour la tenue d'un débit.

Donc en présence de cette facilité avec laquelle un débit peut être ouvert, rien d'étonnant à ce que le nombre des cabarets aille constamment en augmentant.

Le nombre en est passé de 281.847 en 1829, à 425.507 en 1897 sans compter les 30.000 cafés de Paris. Le chiffre de 1897 nous représente un débit pour 84 habitants, soit un débit pour 30 adultes mâles environ. Dans le Borinage « près Mons », en 1891 il y avait un débit pour 22 habitants, soit 1 pour 4 adultes, ou encore 1 pour 3 maisons ouvrières (Triboulet).

Dans un village de Bretagne, il existe 52 cabarets pour 850 habitants (Quesnel).

Et comme la concurrence est excessive, les uns, les plus inférieurs, attirent le client par le bas prix de leurs consommations, et l'on imagine quelles peuvent bien être ces consommations ! Les autres, disposant de plus de ressources, ajoutent à cet appât des séductions d'un autre genre, de sorte que l'hygiène et la morale publique, se trouvent atteintes en même temps.

Une autre cause de cette désolante multiplicité des cabarets a été la suivante : lorsque l'on sut que les chimistes avaient découvert le moyen de tirer de toutes les matières féculentes, voire de la cellulose du bois, un alcool qui, au titre de 50 degrés revenait à 15 ou 20 francs l'hectolitre, ce jour-là les eaux-de-vie naturelles et les liqueurs de ménage, d'un prix relativement élevé, étaient frappées à mort et les alcools d'industrie aiguillonnés par une demande effrénée envahissaient et inondaient le marché. La surproduction arriva et elle a atteint un tel degré que les distillateurs, en quête de débouchés, se sont mis à ouvrir eux-mêmes des débits, à commanditer une foule de gens à la recherche d'une situation commerciale (Triboulet).

L'occasion fait le larron ; le buveur a beaucoup de chances de céder à la tentation de boire quand tout autour de lui sollicite son attention : enseignes alléchantes, réclames coloriées et originales, émanations alcooliques et absinthiques, annonces de concerts et de tombolas, lumières brillantes, confort, repos, amis, plaisir (*Ann. Denis*).

Dans les grands et petits centres, le cabaret est pour l'ouvrier un second domicile ; il y boit, il y mange, il s'y délasse et s'y prélassé. Il trouve dans les établissements de cette sorte une apparence de confort qui le repose de l'atelier noir et du logis sordide. Dans les campagnes l'auberge attire l'ouvrier rural par son semblant de luxe, par les excitations de la danse et les œillades des servantes (Triboulet).

Dans nos pays les cafés sont certes les premiers établissements ouverts à l'aube et les derniers fermés au plus profond de la nuit. Ni jour ni dimanche ils ne ferment leur devanture ; grâce à l'alcool l'auberge a dévié de son but primitif, grâce à l'alcool le café est devenu une maison maudite des mères et des enfants et comme le dit Legrain, il est une honte au front des sociétés civilisées (*Ann. Denis*) (1).

Existe-t-il indubitablement une relation étroite entre la consommation totale de l'alcool et le nombre des débits de boissons ?

Le nombre des débits se trouve-t-il en rapport de cause à effet avec l'augmentation de l'alcoolisme ?

Il se peut que plusieurs régions aient la même consommation alcoolique sans en avoir le même nombre de cabarets. Ainsi en Ecosse, on boit plus d'alcool qu'en Angleterre et en Irlande et il y a moins de cabarets. En Hollande il y a moins de débits de boissons qu'en Belgique et on y boit presque autant d'alcool distillé. Mais voici la loi générale : si l'on envisage une même région à deux dates distinctes et assez éloignées, on constate que si le nombre des cabarets augmente grâce au régime de l'entière et complète liberté, la consommation alcoolique augmente.

La consommation alcoolique diminue au contraire grâce à des restrictions telles que la limitation, l'imposition ou la prohibition. Cette loi a été confirmée

1. Jules Denis. *Annales anti-alcooliques*, mai 1904.

par des statistiques faites un peu dans tous les pays.

Le cabaretisme est donc le pivot de l'alcoolisme ; il exerce sur les consommateurs un rôle provocateur ; plus il y aura de cabarets, plus la tentation de boire sera grande.

Tous les Etats qui ont réussi à refouler l'alcoolisme n'ont pas hésité à apporter une entrave à la liberté d'un commerce qui offre aux populations un réel danger.

CHAPITRE II

Causes sociales

Paupérisme, Richesse, Prolétariat.

Quels sont les rapports qui existent entre le paupérisme et l'alcoolisme ?

On a dit : une position telle qu'il faille se passer non seulement de tous les agréments de la vie, mais encore, en travaillant beaucoup, des choses les plus nécessaires, n'est pas la moins fréquente des causes de l'ivrognerie. Pour apaiser sa faim et se rendre propre au travail, pour réchauffer son pauvre corps couvert de haillons, pour se mettre à même d'oublier pendant une heure sa misère, le pauvre a recours à l'eau-de-vie. Ce poison ne tarde pas à passer chez lui en habitude : il oublie bientôt sa famille et arrive graduellement à la plus profonde dégradation physique et morale.

Mais les Japonais et les Chinois, avec leurs salaires de famine, sont plus sobres que les Européens. Le prolétariat famélique de la Basse-Russie s'alcoolise

beaucoup moins que le paysan normand à forts salaires. En Belgique, les années de prospérité ont été marquées par une augmentation de la consommation alcoolique.

Ce n'est pas la misère seule qui conduit à l'alcoolisme, mais plutôt la moralité des miséreux. Les ouvriers de la couche supérieure, qui ont plus d'éducation et plus de morale que leurs frères placés plus bas dans l'échelle sociale, boivent d'autant moins que leur situation matérielle s'améliore, tandis que ceux de la couche inférieure boivent davantage dans le même cas.

Interroge-t-on, soit en ville, soit à la campagne, des personnes d'un certain âge : toutes attesteront que l'ouvrier est mieux nourri aujourd'hui qu'autrefois : et cependant que constatons-nous ?

Un plus grand nombre d'ivrognes. Ne savons-nous pas d'ailleurs que les riches ne sont pas exempts de ce vice : c'est surtout chez eux que nous voyons de si fréquents exemples de ce que Grasset appelle l'alcoolisme insidieux.

Ne considérons donc pas le paupérisme comme une cause conduisant de par lui-même à l'alcoolisme, puisque avec l'accroissement des salaires et du mieux-être, le nombre des ivrognes augmente démesurément.

Mais c'est encore pire quand baissent les salaires. On boit alors de l'alcool pour suppléer à l'insuffisance de vêtements et de nourriture, pour étancher sa soif et pour mieux supporter la faim et le froid.

En somme, on peut dire que l'alcoolisme est un produit tantôt de surabondance et tantôt de l'insuffisance de la richesse : il n'a de frein que dans une moralité et dans une éducation bien conduites.

Clemenceau disait : « Si nous voulons améliorer la société, il faut grandir l'homme. » Certes l'expression est concise, mais sa portée est considérable : grandir l'homme, c'est l'élever au-dessus de ses passions mauvaises et lui apprendre à acquérir la maîtrise de soi.

En revanche on comprend qu'un des effets les plus évidents et les plus fatals de l'alcoolisme est le paupérisme : c'est ainsi que d'un père alcoolique naît une descendance aveugle, paralytique, boiteuse, impuissante; même riche elle finit nécessairement par devenir pauvre, et si elle est infirme, elle se trouve dans l'impossibilité de travailler et de refaire le capital primitif de la famille.

Par suite du grand développement du machinisme, la main-d'œuvre a baissé considérablement. Pour subvenir aux besoins de la maisonnée, le mari attire à l'atelier sa femme et ses enfants adultes ; les plus jeunes sont confiés à la crèche ou à des voisins. Les repas sont pris chez le marchand de vin et d'eau-de-vie ; on rentre à 7 heures du soir, brisé de fatigue, épuisé par un travail monotone. Quelle distraction reste-t-il à cet homme qui peine tout le jour ? Que lui parler de méditer sur l'histoire, sur la philosophie, sur la littérature ? Que lui reste-t-il, si ce n'est le cabaret où, avec quelques verres, il s'évadera un

moment de la vie de souffrance et de privations dans laquelle il sera rejeté. C'est là la cause psychologique de l'alcoolisme d'une certaine catégorie d'ouvriers dont le niveau intellectuel laisse à désirer. C'est là aussi son excuse. (Romme.)

Un ouvrier ayant une certaine culture intellectuelle disait : « Les gens aisés ont leurs foyers et leurs salons, mais la plupart des ouvriers ont un logis offrant très peu d'attrait et de confort pour réunir les amis ; un cercle d'ouvriers confortablement installé, une cité ouvrière avec un logement salubre et agréable, valent mieux que dix mille allocutions dans des réunions de tempérance et qu'un million de témoignages sur les effets désastreux de l'alcool ; tant que l'on n'aura pas amélioré les conditions sociales qui, dans la plupart des cas, poussent l'ouvrier au cabaret, on n'arrivera pas à bannir l'eau-de-vie de ce monde. (Romme.)

CHAPITRE III

Causes administratives

A. — Insouciance des gouvernements et inobservation des lois et règlements.

B. — Colonisation.

A. — Insouciance des gouvernements et inobservation des lois et règlements

Parmi les facteurs de l'alcoolisme il faut signaler la coupable insouciance de la plupart des gouvernements, l'insuffisance des lois et la négligence dans leur application. Qu'on en juge, à cet égard, par ce qui s'est passé au Sénat français dans sa séance du 18 novembre 1904. MM. Siegfried et Béranger avaient proposé de réglementer les cabarets et d'en limiter le nombre; or leur proposition subit le plus piteux échec. Les débats ont montré d'une manière affligeante que le Gouvernement n'est pas désireux de voir aboutir une loi fixant limitativement le nombre de cafés, cabarets ou autres débits de boissons à

consommer sur place, parce que toute diminution dans la consommation des alcooliques amènerait fatalement un déficit dans les ressources de l'Etat.

Cependant, à y regarder de près, grâce aux méfaits de l'alcool, l'Etat supporte des dépenses telles qu'on peut se demander s'il lui reste quelque boni après avoir retiré de l'impôt sur cet alcool la part qui revient aux prisons, asiles, hôpitaux, lieux de correction, etc., toutes maisons peuplées par des buveurs ou descendants de buveurs.

En 1886, Rochard évaluait le budget de l'alcoolisme en France à 1.138.980.600 francs. M. Riémain a fait le même calcul récemment et arrive à un total minimum de 3 milliards.

Chose bizarre, nos lois sont ainsi faites que des conseils honnêtement donnés peuvent être regrettés : l'*Almanach Hachette* pour 1905 avait publié sous la rubrique : « Les apéritifs-poisons » des instructions très précises et très fermes sur ces dangereux breuvages. C'était chose utile, mais les producteurs et les fabricants s'en effarouchèrent et le Syndicat central des négociants en liqueurs et spiritueux protesta contre ce qu'il osait appeler une odieuse diffamation et dans une lettre comminatoire il invita la maison Hachette à faire disparaître l'article en question sous peine de poursuites.

Il existe en réalité des règlements de police ; chaque débit doit porter d'une façon apparente la loi de 1873 tendant à réprimer l'ivresse publique ; mais le règlement jaunit sous les vapeurs alcooliques et

niconitiques et ceux-là qui devraient être les premiers à donner l'exemple de la tempérance sont souvent les plus empressés à s'enivrer. D'ailleurs les autorités locales, pour ne pas entamer leur popularité, ferment les yeux et se gardent bien de verbaliser.

B. — *Effets de la colonisation*

Les peuples de la vieille Europe se targent d'être les pionniers de la civilisation : or, quand ils colonisent, ils sont loin d'apporter à l'indigène tous les bienfaits du progrès. En pareille occurrence, deux maux se produisent simultanément : d'un côté, le colon, en passant d'un climat dans un autre qui peut être essentiellement différent, devrait avoir présente à l'esprit la nécessité de respecter les lois de l'hygiène alimentaire ; au contraire, il les viole et, soit par nostalgie, soit par neurasthénie, soit pour tout autre motif, il s'adonne aux boissons alcooliques ; de l'autre, l'indigène tenté par la gaieté factice qu'il constate chez son visiteur, ne tarde pas à imiter les mauvais exemples ; lui aussi se met à boire et il s'alcoolise d'autant plus rapidement qu'il a une prédilection marquée pour les boissons à essences. C'est ainsi que l'acool amène bien vite la dégradation et l'abrutissement de ceux qui auraient dû apprécier les premiers bienfaits de la civilisation ; de là le dépérissement graduel de l'individu puis la disparition progressive de la race autochtone.

CHAPITRE IV

Causes individuelles

- A. — Hérité alcoolique.
- B. — Préjugés.
- C. — Habitudes.
- D. — Ignorance de l'hygiène alimentaire.
- E. — Causes morales.

A. — *Hérité alcoolique*

Une autre cause est l'hérité alcoolique : « qui a bu boira dans sa descendance ». Le goût pour les liqueurs fortes augmente d'une génération à l'autre dans la descendance de l'alcoolique. (Romme.)

Cette prédisposition héréditaire peut se transmettre directement d'une génération à la suivante ou sauter une ou deux générations. (Richardière.)

B. — *Préjugés*

On a beaucoup parlé des boissons dites hygiéniques ; mais à supposer que les boissons réputées hygiéniques méritent plus d'attention que les autres,

est-il vraiment nécessaire d'en autoriser le débit à tous les coins de rue ? Nous serons bien avancés quand, au lieu des pochards d'eau-de-vie, nous aurons des pochards de vin, des pochards hygiéniques pour mieux dire ?

On a dit que l'alcool était un aliment.

Un savant, le professeur Duclaux, à la suite d'expériences faites en Amérique par le physiologiste Atwater, avait cru pouvoir publier un article où il concluait que l'alcool était un aliment. Les intéressés s'emparèrent de cette singulière conclusion et en tirèrent la plus grande portée ; mais, se disaient les buveurs, diminuons la quantité de pain et de viande ; allons-y gaiement et augmentons la ration d'alcool (1).

Or Atwater lui-même objecta plus tard : l'usage modéré de l'alcool est rempli de dangers ; l'alcool ne saurait être un aliment, au sens propre du mot ; le résultat net de son usage est un dommage et non un bien (décembre 1903).

D'après Garnier, « l'alcool aliment alimente le crime et la folie ; le premier est tributaire de cette substance pour 50 o/o environ, le deuxième pour 33 o/o. L'alcool aliment ! alors même que cette formule serait chimiquement exacte, elle ne sera jamais socialement vraie. L'individu qui boit, passe à la dose

1. Richardière. *Traité de pathologie de Bouchard*, t. I, p. 613.

toxique d'une manière insidieuse, surtout s'il est illusionné par ce mirage : l'alcool aliment ! » (1).

On voit souvent les mères faire boire des boissons alcooliques à leurs enfants dans le vain espoir de les fortifier et de les rendre réfractaires aux maladies de leur âge. Ceci se passe fréquemment en Bretagne et en Normandie.

« Il est fréquent, en Normandie, d'entendre les instituteurs se plaindre des habitudes d'alcoolisme données par les parents aux enfants qu'ils envoient à l'école. Ces enfants ont absorbé, dès le matin, d'énormes bolées de café arrosé d'eau-de-vie, de cidre. » (D^r Emile Laurent) (2).

M^{me} P. de Kermorgard, inspectrice des écoles, alors en tournée dans une école maternelle, a répété au docteur du Hamel une phrase citée par un petit bambin de six ans, qui certes dénote bien l'état d'esprit des parents. — « Moi, s'écrie un petit d'un air fier, je ne mets pas d'eau-de-vie dans le café, je fais comme papa et maman, je la bois toute seule dans ma tasse, quand j'ai fini mon café. » (Docteur du Hamel) (3).

« On a dit : l'alcool réchauffe. — Non, car l'expérience a prouvé que ces boissons donnent peu de résistance au froid. Dans la campagne de Russie, en 1811, personne ne résistait moins aux rigueurs de

1. *Annales antialcooliques*, nov. 1903, p. 119.

2. D^r Emile Laurent. *Criminalité infantile*, 1906.

3. Docteur du Hamel. *L'alcoolisme chez les enfants*. Thèse, Paris, 1899.

la saison que les soldats qui prenaient des liqueurs fortes, ils succombaient dans la neige en proie à une ivresse comateuse. Le professeur Tardieu a vu un grand nombre d'individus qui, en hiver, sortant des cabarets en état d'ivresse, succombaient inopinément, à peu de distance, aux mêmes accidents que ceux éprouvés par les soldats de Moscou. L'expérience a appris également aux religieux du Mont Saint-Bernard que l'alcool est la cause la plus fréquente de la mort des voyageurs au milieu des neiges. Une bonne alimentation composée principalement de substances grasses, tel est le meilleur moyen que possède l'homme, pour se défendre du froid. Ainsi, s'il n'est pas possible de refuser toute utilité aux boissons alcooliques, on peut du moins assurer que jamais ces liqueurs ne sont absolument nécessaires, même dans les régions boréales. » (1). Il est préférable d'avoir recours au thé et au café.

L'erreur la plus populaire, c'est que l'alcool produit de la force, qu'il est un générateur de travail humain. C'est là un préjugé faux. Est-ce que nos bêtes de somme ont besoin d'alcool ? Et d'ailleurs les gens de sports ont eu soin de supprimer l'alcool de leur régime. La force des portefaix de Constantinople est proverbiale, or ils sont presque tous des buveurs d'eau.

1. Lancereaux, page, 683.

C. — *Habitudes*

Le rentier de la Basse-Normandie passe sa vie au café ; « les gens de la haute » passent leurs journées et leurs nuits à boire dans les cercles et autres tripots ; la petite femme évaporée, malade du nervosisme moderne, qui déguste les vins exotiques chez le pâtissier ou prend un doigt de madère au *five o'clock* de son amie, toutes ces non-valeurs sociales s'alcoolisent parce qu'elles ne savent pas faire œuvre de leurs dix doigts de toute la journée. Ces gens-là s'alcoolisent par désœuvrement. (Romme.)

Il en est qui boivent de l'alcool pour tuer le ver, mais ceux-ci en boivent pour tuer le temps. Et de fait, si, par impossible, il arrivait un jour que tous les cabarets fussent fermés, on verrait errer dans les rues un tas d'individus inutiles et ennuyés.

« Comment voulez-vous, dit quelqu'un, que je sois membre actif de votre Union française antialcoolique, que je renonce à l'usage des boissons distillées ? Au fond cela ne me priverait guère ; mais, dans la pension où je prends mes repas, tout le monde offre l'apéritif tour à tour, ou bien le café et le petit verre. Je ne puis faire autrement que les autres ; je serais ridicule. » (Docteur Pierre.) Pauvre raison ou plutôt pauvre prétexte qui cache mal une capitulation de la volonté (1) !

1 : Dr Pierre. *Annales antialcooliques*, novembre 1903 p. 122.

Un autre s'exprime ainsi : « J'ai une situation commerciale qui m'oblige à boire ; je ne ferais pas d'affaires sans cela. » Certes on voit bien les déconfitures et les faillites que cause l'alcool, j'avoue ne pas voir si souvent celles que cause la tempérance.

Autre prétexte : « C'est comme remède que l'on prend de l'alcool. A la quatrième page du journal, on a trouvé l'annonce d'un élixir qui fait tous les biens du monde. » Certes, comme médecin, on considère bien l'alcool comme un remède et on l'ordonne volontiers pour un temps limité, mais jamais à jet continu, jamais comme aliment d'épargne habituel.

Encore un autre prétexte : « Ah ! moi, Monsieur, je suis obligé de boire, c'est le métier qui veut ça. » C'est toujours le métier qui veut ça, que l'on soit journalier, maçon, peintre, ébéniste ou autre chose. Messieurs, quand j'aurai découvert un métier qui « ne veut pas ça » je le ferai inscrire en lettres d'or sur les murs de cette salle. » (Jacquet).

Telle est la force des habitudes professionnelles : on avale le coup du matin pour tuer le ver ; on boit du vin ou une bolée dans les heures du repos ; faire le lundi s'est élevé à la hauteur d'un principe. Que d'affaires se traitent le verre en main.

Il y a aussi ces gageures ou bravades stupides encouragées par des spectateurs insensés.

Le mauvais exemple et l'esprit d'imitation ont aussi leur rôle : les uns boivent pour faire comme les autres et ensuite pour faire plus qu'eux.

On se donne rendez-vous à l'apéritif, à l'heure de

la « verte ». Pour n'être en reste avec personne, on rend et on accumule les tournées, on élève les pyramides de soucoupes.

On voit dans les brasseries (allemandes) surtout, des êtres humains semblables à des tonneaux, ayant joues pendantes et gros ventre, assis en nombre devant leurs chopes de bière, l'air hébété, alourdi, indolent : ils font l'effet de filtres vivants.

Dans les classes riches et aisées où les individus travaillent et contribuent à la prospérité de la nation, l'alcoolisme n'a jamais fait qu'un nombre limité de victimes : dans beaucoup de ces familles on ne boit maintenant que de l'eau, car c'est dans ces milieux que l'action des médecins s'est manifestement fait sentir. (Romme.)

Il arrive de voir des êtres perdre complètement le sens de la dignité humaine. A ce propos voici un extrait du journal *La Dépêche de Brest* :

« En novembre 1903, le vapeur *Vesper* fit naufrage sur les rochers de Molène. Près de trois cents fûts de vin s'en allèrent à la dérive et furent jetés le long de la côte où les riverains s'en emparèrent. Dans son réquisitoire M. Jacquet, procureur de la République, donna connaissance des scènes scandaleuses qui se passèrent lorsque les tonneaux arrivèrent à la côte.

« Les femmes dansaient devant les tonneaux éventrés par les hommes. L'une d'elles était tellement furieuse de voir les hommes boire plus que leur part, qu'elle sauta habillée dans une barrique éventrée et dansa dans le tonneau. Les pêcheurs utilisèrent tou-

tes sortes de vases, même des vases innommables... ! Ils prirent leurs sabots, des sacs goudronnés pour les remplir de vin.

« Dans une ferme, le père, la mère, la grand'mère, les enfants restèrent ivres si longtemps qu'ils laissèrent leurs bestiaux mourir de faim !!! » (1).

D. — *Ignorance de l'hygiène alimentaire*

Il faut aussi accuser l'alimentation insuffisante ou mal comprise des classes pauvres.

L'hygiène alimentaire de l'homme est, d'une façon générale, aussi négligée que possible. Chose remarquable ! il n'en est pas ainsi pour les animaux et ce n'est pas sans raison que l'auteur des *Dragons de Villars* fait chanter par l'un d'eux :

« Avant tout, avant lui son cheval.
Avant tout, avant lui l'animal. »

Pour les animaux existent des manuels qui, traitant de l'élevage, indiquent pratiquement, avec détails infinis, les rations alimentaires optima et cela avec le prix de revient ! Nous ne manquons pas non plus de guides du parfait chauffeur d'automobiles et de machines à vapeur, dans lesquels sont précisés le choix, le mode d'emploi économique, le rendement comme le prix des essences, des houilles grasses et maigres.

1. *Annales antialcooliques*, juin 1904.

Les professeur Landouzy a fait une enquête sur la façon dont s'alimente l'ouvrier parisien : on ne saurait, dit-il, s'imaginer combien cette alimentation de l'ouvrier et de l'employé — et bien des riches suivent leurs errements — est d'ordinaire irrationnelle qualitativement et quantitativement insuffisante, relativement dispendieuse et souvent insalubre.

Comment du reste pourrait-il en être autrement, l'ouvrier n'ayant pour se nourrir d'autre guide que son appétit et la routine lui tenant lieu de règle !

Et que résulte-t-il de ces manquements à l'hygiène alimentaire ? Il survient une perte de forces ; la machine s'épuise, dépourvue qu'elle est de combustible quotidiennement nécessaire et intelligemment choisi ; on cherche un supplément de forces et de vigueur dans l'alcool ; on y prend goût ; on augmente progressivement la dose. Et c'est ainsi que l'insuffisance de l'aliment, le logement insalubre et l'alcoolisme font le lit de la tuberculose.

On apprend aux enfants des quantités de choses ; mais on ne leur apprend pas à boire et à manger rationnellement. Les manuels alimentaires d'alimentation humaine rationnelle et économique, mis à la portée de tous, de compréhension facile et de lecture courante n'existent pas : c'est à peine si, grâce à l'initiative du professeur Landouzy, ils commencent à voir le jour.

Il est donc urgent de proposer, de généraliser les cours d'enseignement domestique qui comporteront l'étude pratique de l'alimentation raisonnée afin de

conserver la santé, d'entretenir les forces et d'assurer la plus-value du travail de chacun.

E. — *Causes morales.*

Nous citerons encore des causes morales.

« Le goût de la dissipation, la légèreté de caractère ; les causes tant excitantes que déprimantes, sont encore autant de circonstances qui favorisent le vice de l'ivrognerie : la colère, le dépit, les chagrins domestiques, la jalousie, l'amour contrarié poussent souvent au même vice.

Il faut ajouter à tous ces facteurs un certain état de dégénérescence mentale des populations avancées, état dont les principales caractéristiques sont la recherche de toutes les causes d'excitation intellectuelle, de toutes les jouissances passionnelles et grossières, une certaine dépravation du goût, une diminution du sentiment de l'esthétique, un état de démoralisation qui n'échappe pas à l'observateur.

Nous ne lisons guère les romans, mais nous savons que des critiques autorisés constatent à regret qu'un très grand nombre de ces romans parlent à la moelle allongée et à la moelle épinière ; ils ne parlent plus au cerveau, aux facultés supérieures ; bref ils s'adressent à des décapités.

D'après Tolstoï, voici pourquoi les hommes usent de stupéfiants :

Les stupéfiants qui ont cours aujourd'hui et qui varient selon les pays et les goûts individuels, sont l'eau-de-vie, le vin, la bière, le haschisch, l'opium, la morphine, l'éther, le tabac : et c'est pour se procurer ces poisons qu'on cultive la pomme de terre, le chanvre, le pavot, la vigne et le tabac même parmi les populations manquant de terre pour se nourrir. Et si on demande à un habitué de ces stupéfiants comment il a commencé, puis continué à s'empoisonner, il répond : Pour tuer le temps, pour m'égayer, pour faire comme les autres.

Or ce n'est pas par goût, plaisir ou amusement que l'homme consomme universellement les stupéfiants, mais par le désir qu'il a d'étouffer les ordres et demandes de sa conscience.

Tolstoï donne l'exemple suivant : « Un cuisinier au service d'une vieille dame de ses parentes tenta de l'assassiner : le moment étant venu d'agir, il voulut entrer dans la chambre à coucher, armé d'un couteau ; mais il sentit que de sang-froid il ne pourrait commettre le crime projeté. Il revint sur ses pas, but deux grands verres d'eau-de-vie et alors seulement il se sentit prêt à commettre le crime et le commit. »

Chacun de nous connaît de ces gens qui ont commencé à boire à la suite de quelques remords de conscience. On peut observer que ceux qui mènent une vie immorale sont le plus attirés vers les stupéfiants. Les brigands, les voleurs, les prostituées ne peuvent vivre sans excitants factices.

Presque tous les événements humains ont leur cause dans la non-sobriété des dirigeants ou des dirigés.

CHAPITRE V

Cause réelle : défaillance de la volonté

Jusqu'ici nous n'avons traité que des causes éloignées et accidentelles : c'est que au-dessus de toutes ces causes il en est une qui, pour nous, prime toutes les autres, sans laquelle l'alcoolisme n'aurait jamais pris l'extension que nous lui connaissons ; cette cause première, nécessaire, réside dans une défaillance de la volonté ; en un mot l'alcoolisme est une maladie de la volonté.

Nous voilà conduit à parler de la volonté ; nous allons le faire brièvement ; nous n'irons point nous perdre dans le dédale où se complaisent les auteurs philosophiques ; nous nous contenterons d'esquisser à grands traits les points capitaux de la question.

L'homme est un être susceptible de sentir, de raisonner, d'agir.

L'action implique la volonté et par volonté on entend le pouvoir que nous avons de nous gouverner nous-mêmes et de prendre une détermination.

Or un des attributs essentiels de la volonté est la

liberté ; mais cette liberté, la possédons-nous ? Est-il vrai de dire que nous sommes libres ?

A cet égard, deux théories ont partagé les esprits qui ont dirigé la pensée européenne durant ces trente dernières années : l'innéité du caractère et le libre arbitre.

Les partisans de la première théorie nous disent : Nous venons au monde avec un caractère immuable ; par suite notre volonté demeure ce qu'elle est, sans que nous puissions la modifier si peu que ce soit ; on ne peut changer le plomb en or ni prouver au chat qu'il a tort d'aimer la souris ; le caractère est comme un bloc intangible sur lequel nous n'avons pas de prise. Les évolutionnistes avec Spencer ont une thèse très séduisante : je ne pourrai, dit l'évolutionniste, lutter contre mon caractère, héritage qui m'a été légué par mes ancêtres et qui représente des milliers, peut-être des millions d'années d'expériences organiquement enregistrées dans un cerveau ; mais, dans cinquante mille ans, mes descendants par le jeu régulier du milieu social et de l'hérédité, deviendront semblables à des machines perfectionnées, remontées pendant des siècles et donnant comme résultat le dévouement, l'esprit d'initiative.

Non, dit Payot (1), le caractère n'est pas un et immuable ; un caractère est une résultante très complexe de penchants, d'idées : on voit des lâches affronter la mort pour gagner de l'argent ; on a vu

1. Jules Payot. L'éducation de la volonté, 1906.

des égoïstes emportés par un enthousiasme passer sacrifier leur existence à la patrie ou à quelque noble cause. Donc un caractère qui se transforme, ne fût-ce que pendant une demi-heure, n'est point un caractère immuable, et par une culture spéciale, par une tactique habile, on arrive à modifier le caractère. Quant à Spencer, il suffira de lui faire observer que les bonnes tendances sont aussi héréditaires et aussi bien organisées que les mauvaises et qu'on peut avoir pour soi, avec de l'habileté, autant de puissance ancestrale qu'on en peut avoir contre soi.

En somme la théorie de l'innéité du caractère est une théorie de fataliste ; c'est une doctrine de paresseux, c'est une doctrine décourageante.

La deuxième théorie est celle du libre arbitre. Le libre arbitre est le pouvoir qu'a la volonté de se déterminer par son propre choix entre plusieurs partis, sans y être contrainte ni par une force intérieure ni par une force extérieure.

Oui, nous naissons avec le pouvoir de choisir entre plusieurs déterminations, cela est vrai, mais ne l'est que relativement. Car il ne faudrait pas croire que, le bien et le mal étant présents, chacun de nous ait par un simple *fiat*, le pouvoir, la latitude, d'opter spontanément et du premier jet pour l'un et d'écarter l'autre.

La liberté est comme un instrument : celui-ci, nous le possédons, mais c'est à nous-même qu'il

appartient d'apprendre à le manier, et pour cela une certaine éducation s'impose.

Cette théorie du libre arbitre a produit autant et plus de découragés que les théories fatalistes.

Présentez aux jeunes gens, ajoute Payot, comme facile, comme dépendante d'un *fiat* l'œuvre longue, pénible, toute de persévérance qu'est le gouvernement et l'affranchissement de soi, c'est d'avance le vouer au découragement. Notre relèvement personnel est œuvre de patience.

La liberté morale, comme la liberté politique doit être conquise de haute lutte. Elle est la récompense des forts, des habiles, des persévérants. Nul n'est libre, s'il ne mérite d'être libre. La liberté n'est ni un droit, ni un fait ; elle est une récompense.

Les journaux, les revues, les livres, les romans mêmes, déplorent à l'envi le niveau très bas du vouloir à l'heure actuelle. La cause de presque tous nos succès, de presque tous nos malheurs, est la faiblesse de ce « vouloir » ; c'est notre horreur pour l'effort, principalement pour l'effort durable. Ne sait-on pas avec quelle lenteur l'enfant s'astreint au travail régulier ? Combien sont rares les paysans et les ouvriers qui cherchent à faire mieux qu'on a fait avant eux et qu'on ne fait autour d'eux ? Nous pouvons avec Spencer passer en revue les objets dont nous nous servons pendant la journée : il n'en est pas un, qu'un léger effort d'intelligence n'eût rendu mieux adapté à l'usage qu'on en fait et il semble que la plupart des hommes se donnent pour but

de traverser la vie en dépensant le moins de pensée possible.

Eh bien ! si on interroge les alcooliques qui sont encore capables d'apporter un peu de franchise et d'honnêteté dans leurs réponses, et si on leur demande pourquoi ils continuent à boire, invariablement ils répondront : « Je ne puis m'empêcher de boire ; j'ai bien essayé de lutter ; cela a été inutile. »

Ce « je ne puis » est un aveu sincère ; il est le cri d'un malade.

L'alcoolisme est une maladie de la volonté, une maladie morale et son remède est dans l'éducation.

La volonté du buveur est affaiblie jusqu'à l'impuissance. On dit que l'ivrogne est foncièrement têtue et qu'il y a en lui une volonté forte mais dévoyée. Cette volonté apparente n'en est pas une, car qui dit volonté, dit activité, or l'ivrogne est un passif. L'ivrogne n'a pas plus de volonté, de volonté libre, dirons-nous, que le torrent précipité à grand fracas sur le flanc de la montagne. La volonté chez l'alcoolique, est tellement paralysée que l'effort lui est impossible.

On n'a pas assez vu, dans la plupart des milieux, que, lutter contre l'alcoolisme, c'est faire œuvre d'éducation, que conquérir l'individu à la pratique de l'abstinence par un libre effort de la volonté, c'est éveiller des personnalités, c'est travailler à la formation des caractères. Cette partie morale de l'entreprise est à nos yeux la plus importante ; elle doit être la base de toute la propagande.

CONCLUSIONS

I. — L'alcoolisme est un fléau social contre lequel il importe de lutter énergiquement.

II. — Ce fléau reconnaît comme causes :

L'avènement de l'alcool industriel ;

L'existence du privilège des bouilleurs de cru ;

Le nombre excessif des cabarets ;

Des situations sociales en rapport tantôt avec le paupérisme, tantôt avec la richesse ;

L'insouciance des gouvernements et l'inobservation des règlements de police ;

La colonisation ;

L'hérédité alcoolique ;

Des préjugés ;

Des habitudes ;

L'ignorance de l'hygiène alimentaire ;

Des actions morales.

III. — La cause réelle réside dans une maladie de la volonté.

IV. — La base de toute la propagande antialcoolique est, à notre humble avis, surtout une œuvre d'éducation morale.

Vu par le Président de la thèse :

LANDOUZY

Vu, le Doyen,

DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :

le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

LIARD

BIBLIOGRAPHIE

- BOUCHARD. — Traité de Médecine : Richardière, l'Alcoolisme, t. II, p. 611.
- BRUNON, de Rouen. — L'alcool et l'enfant, in Bulletin médical du 15 mai 1907.
- DEBOVE. — Cours de la Faculté, in Presse Médicale de 1898, n^{os} 94 et 95.
- HÉDON. — Montpellier médical de 1903, n^o 12.
- Cinq conférences sur l'alcoolisme : Roos, Hédon, Mairét, Quesnel, Benner, 1902.
- Du HAMEL. — L'alcoolisme chez les enfants, 1899.
- JACQUET. — Médecine moderne de 1899, n^o 11.
- LANCEREAUX. — Dict. encyclopéd. : l'alcoolisme.
- LANDOUZY et LABBÉ (Henri et Marcel.) — Enquête sur l'alimentation, 1905.
- LAURENT. — Criminalité infantile, 1906.
- LEGRAIN. — Dégénérescence sociale et alcoolisme, 1895.
- LEGRAIN, DENIS, PIERRE et RENAUT. — In Annales antialcooliques. 1903, 1904, 1905, 1906.
- LILIENTFELD. — Pathologie sociale.
- LOMBROSO. — Le Crime ; causes et remèdes, 1899.
- PAYOT. — Education de la volonté, 1906.
- ROMME. — L'alcoolisme et la lutte contre l'alcool en France.
- RENON. — Les maladies populaires, 1907.
- TREVEDY. — (J.). L'alcoolisme et ses remèdes, 1898.
- TRIBOULET et MATHIEU. — L'alcoolisme, 1900.
- ZIÉGLER. — La question sociale.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉAMBULE.....	9
CHAPITRE I. — <i>Causes commerciales</i>	15
A. — Inondation du marché par l'alcool industriel.....	15
B. — Le privilège des bouilleurs de cru.....	18
C. — Les cabarets.....	24
CHAPITRE II. — <i>Causes sociales</i>	30
Paupérisme et richesse. Prolétariat.....	30
CHAPITRE III. — <i>Causes administratives</i>	34
A. — Insouciance des gouvernements et inobservation des lois et règlements.....	34
B. — Colonisation.....	36
CHAPITRE IV. — <i>Causes individuelles</i>	37
A. — Hérité alcooolique.....	37
B. — Préjugés.....	37
C. — Habitudes.....	41
D. — Ignorance de l'hygiène alimentaire.....	44
E. — Causes morales.....	46
CHAPITRE V. — <i>Cause réelle: défaillance de la volonté</i>	49
CONCLUSIONS.....	54
BIBLIOGRAPHIE.....	55